

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 38 (1900)
Heft: 52

Artikel: La fourchette
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-198482>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAÎSSANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
Grand-Théâtre, 11, Lausanne.
Montreux, Genève, Neuchâtel, Chex-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Biel, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Nos souhaits.

Le *Conteur vaudois* serait un malappris s'il laissait s'envoler l'année et le siècle sans présenter ses souhaits à ses bons collaborateurs et collaboratrices, à ses fidèles abonnés et à tous ses lecteurs.

Il laissera aux journaux politiques le soin de retracer l'histoire du siècle de la vapeur et de l'électricité et de dire si les belles découvertes des savants ont servi autant qu'elles auraient pu au bonheur de l'humanité, et si les nations ont cessé pour cela de s'entr'égarter.

Mais il lui sera bien permis de constater que les Vaudois, au moins, n'ont pas lieu de se plaindre du XIX^e siècle, puisque c'est ce siècle-là qui a fait de leur pays un Etat libre et indépendant, une république dont la prospérité n'a cessé de croître.

En quatre-vingt-dix-sept ans, nous sommes arrivés à la hauteur de mainte nation constituée longtemps avant nous, nous en avons même devancé quelques-unes, ceci dit sans vouloir nous flatter. Tout indécis et mou qu'on le dit, le peuple vaudois a donc su faire son chemin, et il continuera de le faire, sans beaucoup de bruit, sans précipitation, en s'efforçant de porter lui-même...

N'allez pas croire, aimables lecteurs, que nous oubliions les souhaits que nous voulions vous présenter. Ce semblant de digression historique nous y amène précisément.

Le *Conteur* souhaite que vous demeurez d'ardents Vaudois et que vous soyiez de plus en plus fiers de l'être. Il formé tous ses vœux pour que le XX^e siècle vous apporte, mieux que l'opulence : la santé et la belle humeur ! Et si, par surcroit, il nous donne le plus qu'il se pourra d'années semblables à celle que nous enterrons, notre bonheur sera bien près d'être parfait.

Nous débouchons une bouteille de Dézaley 1895, une des dernières qui nous restent et que nous gardions pour les grandes occasions, et nous la vidons pour saluer le siècle et la plantureuse année qui s'en vont, pour acclamer l'an 1901 et le siècle nouveau, pour pouvoir nous écrier enfin : « A la vôtre ! »

Vaudois de Morges, de Lavey, de Founex, de Malapalud, de Vugelles-la-Mothe, de Peyres-et-Possens, de Villars-Tiercelin ; Vaudois des bords du Boiron, du Nozon, de la Mèbre, de la Brinnaz, du Corrençon, du Flon et du Grenet ; Vaudois qui, à tous les perdraux truffés préférerez toujours la saucisse au foie ou aux choux ; qui donneriez douze bouteilles de Champagne pour un seul verre de nos coûteaux ; Vaudois dont le crâne souffre sous le gibus ; Vaudois qui n'oubliez pas tout à fait le parler savoureux de nos pères ; Vaudois enfin qui ne vous cachez pas de l'être,

A la vôtre ! à la vôtre ! à la vôtre !

Coucils aux jeunes filles.

Nous extrayons les passages suivants d'une spirituelle chronique de Ann Seph, publiée dans le *Petit Journal*, il y a quelques années.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE
Suisse : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.
étranger : Un an, fr. 7,20.
Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES
Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.
étranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Si elle vient à rencontrer de jeunes amies dans la rue ou dans un lieu public, elle évite de rire et de causer bruyamment avec elles. Si ses amies oublient ce précepte, elle les rappelle gentiment à l'ordre : « Chut, chut, parlons plus bas, nous allons nous faire remarquer ». L'objurgation est accompagnée d'un sourire comme correctif.

Au dehors, ni même à la maison, elle ne porte jamais de vêtements singuliers ou excentriques et répudie toute couleur voyante qui « tire l'œil. »

Lorsqu'elle vient à rencontrer une personne de sa connaissance, elle ne croit pas avoir accompli tous ses devoirs en faisant un petit signe de tête bien sec, avec une expression de figure aussi froide qu'anglaise. Elle s'incline du buste avec grâce et laisse apparaître un demi-sourire sur ses lèvres.

Le ton de sa voix n'est ni fort, ni faible, ni affecté, ni languissant, ni aper, ni perçant. Elle parle naturellement, d'une voix distinete, ni trop basse, ni trop élevée, aux sons argentins... si elle a bien veillé sur son organe, que la nature a fait doux et dont l'altération ne serait due qu'aux accès d'emportement, de colère ou à une sécheresse de cœur irrémédiable.

Elle se garde bien de toutes extravagances dans la conversation, elle ne répète pas à tout propos : « C'est insensé », pour « c'est extraordinaire ou incroyable ». Elle ne dit pas : « un tel est impayable », « c'est assommant », « je m'embête » ; elle évite un verbe qui est beaucoup trop naturaliste, elle dit « cela sent mauvais ». Elle n'a pas de : « j'adore cela », « je déteste cela ». Elle n'émailler pas sa conversation de : « c'est splendide, c'est délicieux, c'est adorable, c'est ravissant », quand il s'agit de choses toutes simples et tout ordinaires.

Elle ne prodigue pas à ses amis des démonstrations hyperboliques d'affection, ne leur saute pas au cou à tout propos, ne les accable pas d'appellations mignardes, mais elle est d'un commerce fidèle et sûr, elle apporte dans ses relations une grande honnêteté de caractère, ne révélant ni les travers, ni les défauts, ni les fautes de ses amies ; ne jaloussant ni leur beauté, ni leur fortune, ni aucun de leurs avantages ; se plaisant à les faire valoir au contraire.

En visite avec sa mère, elle attendra qu'on lui parle ; mais alors elle s'efforcera de répondre autrement que par monosyllabes. Il ne lui est nullement interdit de montrer qu'elle est spirituelle, intelligente ; ce qui est à réprimer, ce n'est pas l'aisance qui donne tant de grâce, mais l'aplomb effronté et sol qui indique qu'on est absolument contente de soi-même.

Elle se tient bien, droite mais gracieuse, évitant les attitudes languissantes tout autant que les airs délibérés, garçonnières.

Dans son ouvrage qui a pour titre : *Le XIX^e siècle*, M. Ch. Simond, rapporte quelques jolis mots de Napoléon I^{er}. En voici deux échantillons :

C'est une question qu'on a longtemps débattue, de savoir si l'empereur se rendait compte des sentiments qu'il inspirait à son peuple. Ces sentiments étaient complexes. Il y entraînait de l'admiration, de l'étonnement, de la terreur, et aussi de la lassitude. On raconte qu'il demanda un jour à ses courtisans :

— Que dira-t-on de moi après ma mort ?

Et comme chacun d'eux s'essayait à quelque flattery :

— Vous ne trouvez pas, reprit-il. On dira : Ouf !

A-t-il prononcé ce joli mot ? L'auteur du XIX^e siècle ne semble pas le mettre en doute. Il en cite un autre qui n'est pas moins charmant.

On sait combien il était jaloux, ombrageux à l'égard de toute supériorité militaire qui cherchait à s'élever à côté de la sienne.

Citerait-on pourtant un mot plus délicat que celui que, peu de temps après son installation aux Tuilleries, il adressait à Moreau, en lui faisant cadeau d'une paire de pistolets, sur lesquels était gravée en or la mention des batailles auxquelles le général avait assisté.

« Pardonnez, dit Bonaparte en les lui donnant, si on ne les a pas plus ornés ; les noms de vos victoires ont pris toute la place. »

La fourchette.

L'origine du couteau se perd dans la nuit des temps ; celle de la cuiller, indispensable pour porter les liquides à la bouche, n'est sans doute guère moins ancienne. Des trois instruments inseparables composant notre couvert de table actuel, la fourchette est de beaucoup le plus récent. C'est aussi le moins indispensable.

Les Grecs et les Romains saisissaient les viandes avec les doigts et les élégants avaient imaginé des règles pour le faire proprement. D'ailleurs, à chaque service, les domestiques passaient avec une aiguière et un bassin à laver et versaient de l'eau parfumée sur les mains des convives qui en avaient grand besoin. Observons que dans l'Orient actuel ces coutumes existent encore.

Parmi les auteurs de l'antiquité qui nous ont laissé des descriptions détaillées de la façon dont s'accomplissaient les repas, aucun ne fait mention de la fourchette. Aucun mot n'existe dans les langues anciennes pour désigner cet objet.

Le moyen-âge à son début ignore aussi l'usage de la fourchette. On mangeait avec les doigts et on piquait les morceaux avec le couteau, comme le font encore fréquemment les paysans de certaines contrées.

D'après certains auteurs, c'est en 995 qu'une princesse byzantine aurait introduit à Venise la première fourchette, à l'occasion de son mariage avec le fils du doge Pietro Orseolo. Les familles nobles de Venise imitèrent vite la mode nouvelle, bien que l'Eglise y fut d'abord opposée. A la fin du XIX^e siècle, la fourchette a traversé l'Italie ; elle est rendue en France, elle figure dans les inventaires.

Toutefois cet instrument nouveau était très rare ; il n'existant que chez les grands seigneurs et servait uniquement à prendre quelques mets exceptionnels, les fruits et, en particulier, les mûres.

Gaveston, favori de Richard II, possédait trois fourchettes à fruits, et son inventaire indique soixante-neuf cuillers. La femme d'Edouard I^{er}, Eleonore de Castille, en possédait une d'argent à manche ébène et ivoire. Ces fourchettes se plaçaient dans une sorte de gaine, désignée dans les inventaires comme « étui à fourchettes » ; elles étaient en or, en argent, ou tout simplement en fer.

Peu à peu, cependant, leur usage s'étendit à toutes les préparations culinaires solides. Henri III, à la fin du XVI^e siècle, provoqua une véritable explosion d'indignation en s'en servant, publiquement pour manger la viande.

Les fourchettes du XVI^e siècle et du début du XVII^e sont à deux dents seulement et leur manche articulé peut, en général, se plier. On les enfermait

encore dans des gaînes souvent ornées d'une façon très luxueuse.

Au début du XVIII^e siècle, en Angleterre, la fourchette est à trois dents avec un manche en forme de pied de biche; celles en argent sont très rares. Les nobles seuls en possédaient.

La quatrième dent apparaît sous Georges II; en même temps l'ustensile prend la forme générale qu'il a conservé jusqu'à nos jours. Il s'orne de ciseaux, son manche est court et s'aplatis en s'éloignant des fourchons. Plus tard, il devient plat partout et spatule. Sous Louis XV, il s'allonge et prend la forme violonnée qu'il possède encore actuellement.

L'emploi de la fourchette pour remuer la salade remonte au début du XVII^e siècle.

Tels sont les curieux détails extraits d'un article publié dans la *Science illustrée*, sous la signature : G. D'ANGERVILLE.

Por avai on lhi aô lo bourreau fédérat.

(Patois du Gros-de-Vaud.)

Lo valet aô conseiller et eique à l'assesseur, que san zu pè Paris vaire l'exposechon, eintré fin et lè messon, in an djuï ona né ona galéza à on'anglais.

L'étai on dzo iau l'avant reincontrâ d'ai camérado dè l'écoûla militaire pè lo Veladzo suisse.

Vo sondzidè prau kemin cein lè zu. L'an bu cauquies verro et à la fin sè san cheintu on bokenet étorlo. Assebin, quand l'a falhu s'allâ réduirè, mè raôdzai se l'an su retornâ tsi l'oncloyo que lè z'aberdzivè, et que tin boutequa proutso d'onna granta tserraire, que minè su ona pliaice iau l'ai ya on'estatue d'on dragon su sa cavalla, que sè trâovè à n'on coup dè fusi d'ona carâhie batinta naôva.

L'an coudi allâ decé, delé; démindâ à stice, à staôce, à d'ai z'autro, mè n'an pas été fotus dè retrôvâ la boutequa et diabe lo pas que l'in avai pi ion que cognessai l'oncloyo Daniel et la tanta Zélie.

— Ne sin perdus, sé desiran in passin dévan l'auberdro dè kemón, lè tot po rein de mé corre dè gautse et dè draite, no faut pî eintré ice po démindâ à cutsi.

Montan on par d'égra et trâovan, dein on'espêce dè kikajon, lo carbâtier que marquâvè dai crédits su sôn laîvre. L'ai démandan se per hasard l'ai restavè on lhi por dou.

— Vot'service, messieu. Veuillez monter au 315, siziém' par l'ascenseur, second' port' vitré, lit du fond. Dix francs, messieu, s'il vous plaît!

Sè vouaitan on momein, salhian on pou gras dè laò catsetta à tsacon ona pice, pu lo carbâtier laò fâ signe dè s'infattâ dein ona dzèbe. Quand san dedein ye paizè ferme su on boton et vouaïque mè dou gaillards ketallâ amon, quantié dévan la porta dè laò païlo, sin pire sin apêchaidrè.

Ein eintrin, vayan dein lè carro dou lhi asse étrai que d'ai panaman. Dein ion, on'individu que l'an prai à sa frimoussa por on'anglais, ressivè dza on lan.

— Ne sin pas fotus dè cutsi lè dou dein cè lhi, so diân intré lâo. T'inlévai po d'ai voleu que no fan payî duè pîces ona berce qu'on arai po cinquanta centimes à la Balance à Etsalleins !

Adon ion d'ai dou, qu'avai fô le bourreau à n'on boun'an à Combrémont, à n'a représentachon dâo majo Davet, tsetselhiè oquie à l'autre ein lo faschin chétâ su ona chola et l'ai ague-lhin su la titâ on pot que sè trovâvè perquie; pu, l'impougñè on mandze dè remasse, et... daô! daô premi coup met lo pot ein millè bre-quie.

L'anglais que s'étais réveillé et que lo guegnivè fèrè dû dézo la kutra sè laivè kemin on'indulzze, et l'ai démindâ cein que cliaô maïnares alavan à dere.

— Pardon, estiusez, mossieu ! Je ne crovais

pas qui s'y avait tierium, l'ai fâ mon galé corps. Mais je me recommande que vous n'en reparliez pas plus loin. Y faut que je vous dise que je suis bourreau fédérat, pou la Suisse, bien entendu ! C'est moi qui ai raccommodé à Combremont le majo Davet; et, sui-là, c'est mon'aide, avec qui je m'eaxire toujou de temps z'en temps... pou pas paidre le coup, vous comprenez !

N'avai pas fini dè dévezâ, que l'anglais, que ci mot dè bourreau avai fè veni plie blanc què son pantet, avei dza ramassâ sè z'haillons et chaotâ avau lè z'égra asse ridou qu'on larro.

Noutrè farceu n'an pas atteindu que rémon-téy po sè cottâ dedein, et s'infattâ, ein sè tegnîn lè coûtes, tsacon dein on lhi; lo bourreau fédérat dein ci dè l'anglais qu'irè bon tsaud; et l'an ronclâ ti dou kemén d'alben'iraô quântia mi-matenâ. Octave CHAMBAZ.

La Gibelotte de M^{me} Dorothée.

NOTE GAIE.

C'était bien la plus brave servante de curé que l'on put trouver à dix lieues de la ronde.

Vive, accorte, proprette et surtout patiente à l'excès. Jamais elle ne sortait de son caractère, pas plus avec les petites villageoises qui venaient en maraude manger ses fraises ou ses raisins, qu'avec les chats qui tordaient le cou à ses pigeons, ou les poules lorsqu'elles semaient leurs œufs hors du fenil. Au grand jamais ! personne dans le pays n'avait pu parler mal de sa patience et de sa douceur; c'était un vrai morceau de sucre candi depuis des années, sous sa coiffe blanche et modeste de vieille fille.

Le diable lui-même y aurait perdu son latin s'il l'eût appris comme son maître; aussi cela ne faisait point son affaire, et il ne disait pas toujours : Amen ! comme M^{me} Dorothée.

Cette sainte âme n'avait qu'un seul péché mignon, celui d'aimer à faire une bonne cuisine; mais M. le curé ne l'en blâmait guère, de peur de partager la pénitence, il se contentait de l'éprover, disant parfois : que le sel ou le poivre n'avaient pas été ménagés, ou que le rôti était trop dur. La servante ne protestait jamais mais promettait d'être plus attentive. Un certain jour, où devait avoir lieu au presbytère le dîner de la conférence, qui lui donnait fort grand souci, M^{me} Dorothée, en face d'un buffet peu garni, en avait touché mot aux dévotes de la paroisse.

Ses doléances avaient été entendues, car bientôt après chacune lui apportait... un melon... un poulet... un fromage à la crème... Il advint qu'un des meilleurs inspirées sortit d'un panier qui embaumait son chou, sans même avoir levé le couvercle, un superbe lapin... de garenne; en lui recommandant le secret, sous le manteau de la cheminée.

— Ne craignez rien, avait répondu la bonne fille, la main gauche doit ignorer ce que donne la droite, il n'y a que l'estomac qui le saura.

Le plus piquant de l'affaire, c'est que l'animal était muni du manuel de la cuisinière, car, pour faire le civet, il faut un lièvre, pour la gibelotte, il faut un livre.

M^{me} Dorothée, au comble de la joie, puisque son dîner lui coûtait si bon marché, résolut de surprendre ses hôtes, en mettant, comme l'on dit, les petits plats dans les grands...

L'eau lui venait à la bouche, rien qu'à lire cette recette. « On s'en lécherait les doigts ! disait-elle. Et puis, quel désespoir pour les autres bonnes de curés auxquelles chacun ne manquerait pas d'en parler.

A l'heure dite, la vieille fille se trouvait à son fourneau ; le tablier bien tendu, la coiffe éclatante de blancheur, le jupon retroussé sur ses côtés, apprêtant d'un air important la susdite gibelotte, le livre d'une main, les lunettes sur le nez et la casseroles sur le feu où la farine commençait à prendre belle couleur pendant qu'elle épelait tout bas :

« Mettez gros comme un œuf de beurre... ajoutez-y de petits oignons que vous laissez bien dorer ».

— Oh ! s'écria M^{me} Dorothée... et moi qui affais les oublier... sans les oignons... la gibelotte n'a pas de parfum !...

La vieille servante reporta les yeux sur la recette pour continuer sa lecture...

Crac ! avant qu'elle ait pu parer le coup, le maïnel sautait à terre avec ses lunettes.

— C'est déjà toi, Minet, qui viens m'aider à cuire ! dit-elle sans s'émouvoir.

Ces paroles s'adressaient à un gros matou noir, aux yeux jaunes, qui habitait sans doute le voisinage, et ne manquait jamais l'heure des repas.

Elle ramassa tranquillement son guide culinaire, joignit les oignons au récipient, et se disposait à y glisser les membres pantelants du lapin.

Patatra !... l'assiette perd son équilibre, tourne sens dessus-dessous, et voilà le dîner dans la cuise.

— Minet, tu n'es pas sage ce matin, reprend M^{me} Dorothée sans se fâcher... tu sais bien que tu n'aimes pas la viande crue; tu serais beaucoup plus gentil de n'être pas si pressé... Et, ce disant, elle lavait à grande eau les morceaux remplis de poussière. Le chat n'écoutait point ce bon conseil, et avait pris place sur un rayon élevé, au milieu des plats vides, d'où il surveillait les allées et venues de la patiente cuisinière.

Bientôt un fumet savoureux se répandit autour de la casserole qui allait un peu vide et menaçait de laisser brûler son contenu si appétissant.

Juste au moment où elle va pour enlever le couvercle, le chat, plus prompt qu'elle, saute dessus et le fait chavirer sur la cendre.

— Ah ! petit coquin de minet, reprend-elle en riant, malgré la douleur que la vapeur lui a causée, tu ferais un mauvais marmiton. Attends que ce soit à point, je t'en donnerai.

Elle allonge un peu la sauce, aussi placide que si tout allait à merveille... passe à la salle à manger qui reluit comme un miroir, essuie les verres et dispose tout pour le dîner.

— Ah ! mais je crois que je n'ai pas goûté ma gibelotte ! s'écrie-t-elle tout à coup... C'est Minet qui me trouble la cervelle... Si j'allais perdre ma réputation de cordon bleu ? Plongeant alors la cuillère dans le mélange, elle le retire en faisant de petits souffles dessus avec une légère gourmandise... et le porte à sa bouche...

Hop !... le chat l'a saisie au passage, et regagne son rayon d'un seul bond, sans qu'elle sache où a passé le contenant et le contenu; tout était escamoté !...

— Minet, peux-tu me jouer un si vilain tour ! Tu voudrais me faire mettre en colère, ajouta la brave fille, c'est un trop gros péché, il porterait malheur à ma gibelotte.

Le matou tournait son regard fendu en amande, en passant la langue sur sa moustache.

— Alors tu as l'air de le trouver bon, je peux bien me rapporter à un gourmand comme toi, reprend la vieille fille ; un peu de patience, tu en auras quand ce sera cuit.

Elle toujours avec le même calme, elle poursuit ses fonctions de ménagère.

Enfin, le couvert est dressé ! le dîner prêt à servir; on n'attend plus que les convives. Déjà on sait dans le jardin leur causerie gai et animée; l'appétit doit être en éveil.

M^{me} Dorothée, rayonnante, est dans tout l'éclat du coup de feu.

Au milieu des derniers préparatifs, elle ne se préoccupait plus de l'œil jaune qui, du haut de son observatoire, ne perdait pas un de ses mouvements; lorsqu'en voulant prendre une pile d'assiettes, elle sent un remords se glisser dans son cœur de vieille fille, si compatissant aux animaux.

— Mon gros Minet, exclame-t-elle toute contrite, j'allais servir la gibelotte sans t'en avoir donné !

Elle choisit alors un os bien garni, et, tout heureuse, s'avance vers son hôte à la sombre fourrure.

— Tiens, mange, lui insinue-t-elle à voix basse ; M. le curé ne saura pas que tu as eu le premier... Charité bien ordonnée commence par soi-même, conclut-elle gaîment.

Allongeant alors le bras aussi haut qu'elle peut atteindre, elle lui met son rôgat sous le nez.

A cette vue, le chat saute en arrière, ses poils se hérissent pareils à ceux d'un porc-épic; sa moustache flambe comme une allumette, en faisant une si horrible grimace que la vieille fille laisse tomber les assiettes qu'elle tenait encore. Plus prompt qu'un éclair, il passe au travers de la fenêtre qui vole en éclats, en lui jetant ces paroles diaboliques :